

Le parc national Manovo-Gounda-Saint Floris (R.C.A.) Végétation et faune

par B. PEYRE DE FABREGUES

Institut d'Elevage et de Médecine Vétérinaire des Pays tropicaux, 10, rue Pierre-Curie,
94704 Maisons-Alfort Cedex

RÉSUMÉ

Le parc national Manovo-Gounda-Saint Floris, situé dans le Nord du territoire de la République Centrafricaine, abrite une grande diversité d'animaux sauvages qui présentent un attrait réel pour le tourisme de vision que l'on voudrait y développer.

L'extension et la valeur fourragère des formations végétales pâturables permettraient aisément l'accroissement de la population animale globale. Mais diverses espèces de grands mammifères, parmi lesquelles l'éléphant et la girafe, sont en danger de régression par suite de l'importance du braconnage.

Diverses possibilités sont envisagées qui pourraient permettre de développer le tourisme de vision et d'accroître la lutte contre le braconnage.

GÉNÉRALITÉS

Dans le monde entier, la création et la protection de parcs nationaux et de réserves totales s'inscrit dans le cadre de la lutte contre la réalité destructrice qui accompagne l'expansion économique et démographique dont le rythme s'est brutalement accéléré au cours des dernières décennies.

Des interrogations sont désormais apparues, qui concernent de plus en plus de monde. Parmi elles, se dégage la question concernant les modalités de protection, voire de sauvegarde d'espèces animales et végétales menacées de disparition, qui sont une part fondamentale d'un capital commun à l'humanité...

Pour les espèces animales, l'Afrique a la chance de détenir la plus grande diversité de grands mammifères. Cela lui confère la responsabilité et le devoir d'en assurer la survie et non pas seulement la possibilité d'en tirer parti.

En République Centrafricaine, le parc national Manovo-Gounda-Saint Floris, créé en 1977, répond à cet objectif mais son équipement en gardes-chasse et en moyens d'action est encore considérablement insuffisant pour contrer efficacement les conséquences désastreuses du braconnage. Après la recrudescence des massacres d'animaux des années 1960 à 1970, la destruction semble s'être ralentie, mais de l'immensité du parc et de la proximité des frontières du Tchad et du Soudan, résulte encore le problème permanent : le braconnage.

Le parc national, dont la surface avoisine 1,75 million d'hectares, occupe, dans le Nord Centrafricain, une partie de la Préfecture du Bamingui-Bangoran dont le chef-lieu est N'Délé.

Issu de la réunion de l'ancien parc national Saint Floris, avec les domaines et territoires compris entre ce parc, les rivières Bahr Aouk, Manovo, Vakaga et la crête du massif des

Bongo, il est parmi les plus vastes et les plus riches en animaux des parcs nationaux d'Afrique tropicale au Nord de l'équateur.

Il a été créé, d'une part pour protéger le milieu naturel et, en particulier, la faune sauvage encore abondante dans cette région, et, d'autre part pour permettre une certaine « exploitation de ce capital naturel » à des fins touristiques et d'information-éducation des centrafricains eux-mêmes.

Le développement du tourisme de vision pourrait, en faisant connaître et apprécier l'incontestable richesse qu'est pour la Centrafrique sa faune sauvage, participer utilement au développement national.

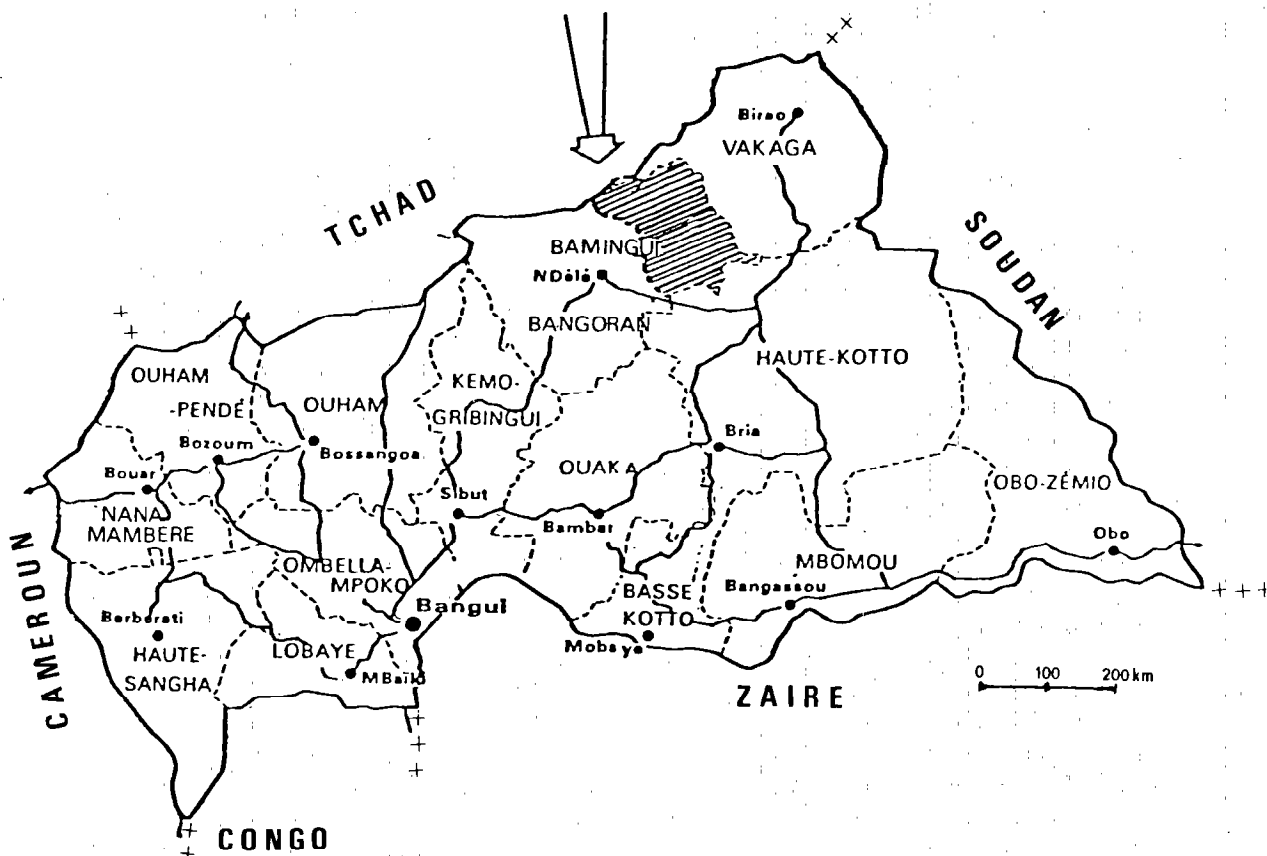
En accord avec ces objectifs et dans le cadre de la coopération Franco-Centrafricaine un programme intitulé « Protection et aménagement du parc national Manovo-Gounda-Saint Floris », sur financement FAC, est actuellement en cours.

LE MILIEU NATUREL

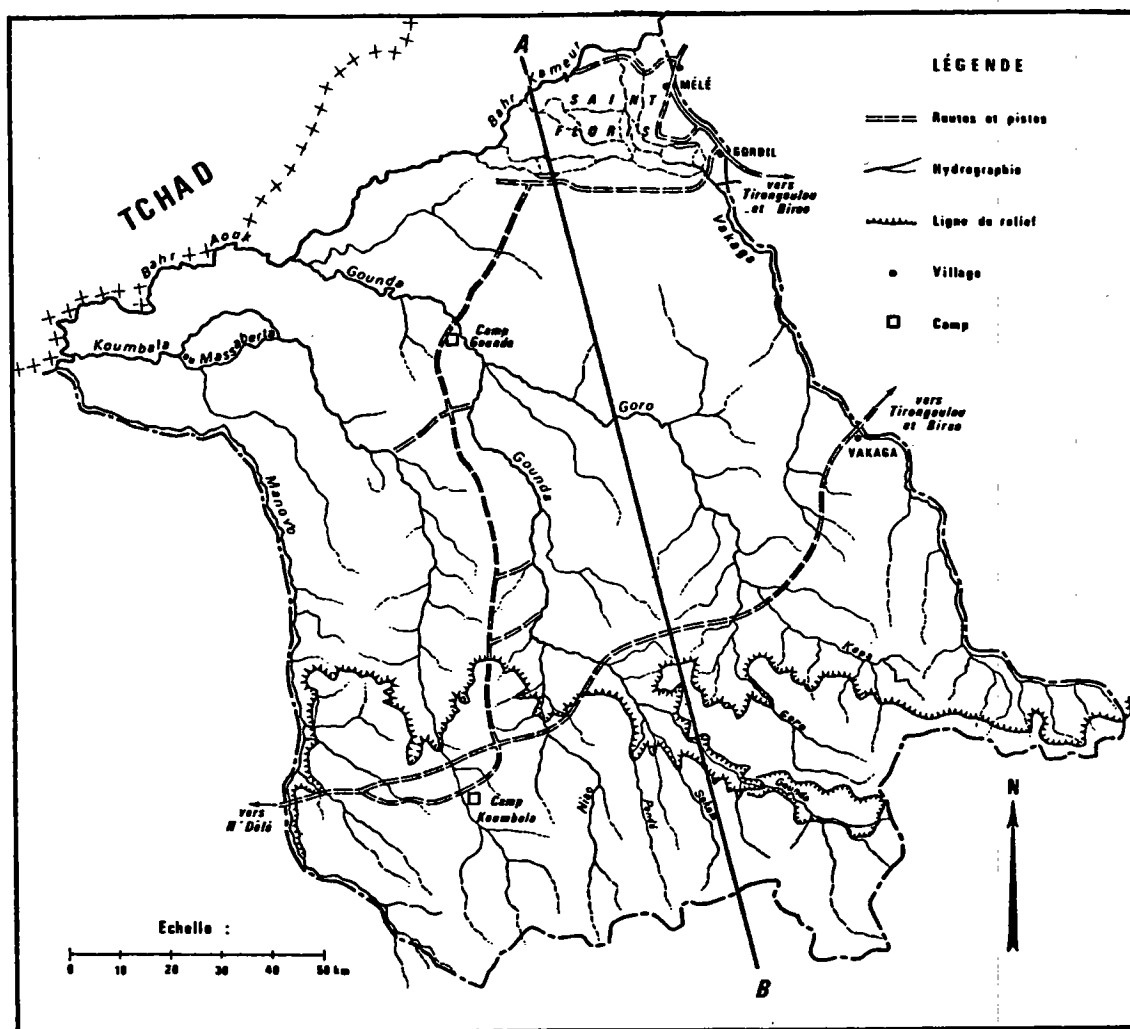
La présence et la répartition spatiale des formations végétales du parc national sont sous la dépendance d'un ensemble de facteurs écologiques parmi lesquels les éléments prépondérants sont le climat, la topographie et l'altitude, l'hydrographie et les sols. Ces éléments interfèrent étroitement entre eux et, dans le parc national, leurs gradients respectifs sont tous orientés selon une direction générale Sud - Sud-Est, Nord - Nord-Ouest.

En effet, le parc national s'étend sur le versant Nord du massif des Bongo (versant tchadien), sa région de plus haute altitude (780 à 800 m) du Sud au Sud-Est bénéficiant des précipitations les plus abondantes (P supérieure à 1 300 m), des températures maximales moins élevées et des reliefs les plus favorables au ruissellement exoréique. Au contraire, sa région de plus basse altitude, du Nord au

PARC NATIONAL MANOVO GOUNDA SAINT FLORIS



GEOGRAPHIE DU PARC NATIONAL



AB . Localisation de la coupe transversale de la figure N°1

Nord-Ouest reçoit moins de précipitations (\bar{P} de l'ordre de 900 mm), subit des températures maximales torrides et présente une topographie bloquant le plus souvent tout ruissellement (dépressions endoréiques inondées pendant plusieurs semaines à plusieurs mois tous les ans).

Cette dernière particularité (important secteur endoréique où poussent des formations herbeuses dépourvues d'arbres et saisonnièrement inondables) fait que le parc national constitue un ensemble relativement original parmi les savanes du nord centrafricain.

Ce contexte écologique entraîne une importante différenciation des sols qui, à leur tour,

supportent des formations végétales bien distinctes, elles-mêmes diversement recherchées par les espèces d'animaux sauvages. La végétation est constituée :

- par des futaies forestières sèches, caractérisées par une strate arborée aux cimes jointives et par l'extrême rareté des plantes vivaces dans le sous-bois herbacé, qui semblent surtout servir de refuge aux animaux craintifs,

- par des savanes arborées et arbustives à tapis herbacé où vivaces et annuelles se concurrencent et qui semblent parcourues, en saison des pluies, par la plupart des herbivores,

— par des savanes herbeuses inondables, constituées de graminées vivaces souvent hautes et puissantes, sans aucun végétal ligneux ; c'est le domaine de prédilection de toutes les antilopes en saison sèche.

Du point de vue géomorphologique, le parc national se présente comme un vaste ensemble de bassins versants collectant, sur le flanc Nord du massif des Bongo, des eaux qui aboutiront au Lac Tchad.

La topographie de ces versants n'est pas une pente régulière. Une coupe Sud Sud-Est/Nord Nord-Ouest (cf. fig.) montre que se succèdent :

— un ensemble éluvial. C'est celui du sud, représenté par les plateaux dont les hauteurs forment des dômes peu marqués, à sommets sub-horizontaux et à bordures très faiblement pentues vers les rivières qui les parcourent. Les phénomènes dominants y sont liés au ruissellement provoqué par une forte pluviométrie sur des reliefs tabulaires disséqués et aux sols peu perméables. La végétation y est constituée de savanes arborées où dominent *Isoberlinia doka*, *Erythrophleum suaveolens*, *Azelia africana*, *Burkea africana*, *Terminalia laxiflora*,

— un ensemble colluvial. C'est le secteur

médian, représenté par le piémont. Il est séparé des plateaux par un escarpement brutal atteignant presque 100 mètres de dénivellation, parfois verticale. Ce piémont est régulièrement bien que faiblement pentu et est relativement sec car son réseau hydrographique est exoréique. La végétation y est constituée de savanes arborées - arbustives, dominées par des combrétacées. Leurs physionomies sont variables et leurs structures complexes. Les ligneux les plus représentés y sont *Terminalia laxiflora* et *Anogeissus leiocarpus*,

— un ensemble illuvial. C'est celui du Nord, représenté par des dépressions endoréiques, plates ou légèrement concaves, où le phénomène dominant est l'engorgement, voire la submersion, répétés tous les ans et relativement durables (plusieurs semaines ou même mois). Les eaux de ruissellement provenant des ensembles en amont s'accumulent ici, entraînant, dans les dépressions, une inondation saisonnière régulièrement renouvelée qui est très sélective pour la végétation. Celle-ci est en général une savane herbeuse dense et recouvrant complètement le sol. Les graminées vivaces les plus représentées y sont *Hyparrhenia rufa*, *Vetiveria nigriflora*, *Jardinea congoensis*, *Vossia cuspidata*.

Profil Sud Sud-est , Nord Nord-ouest du parc.

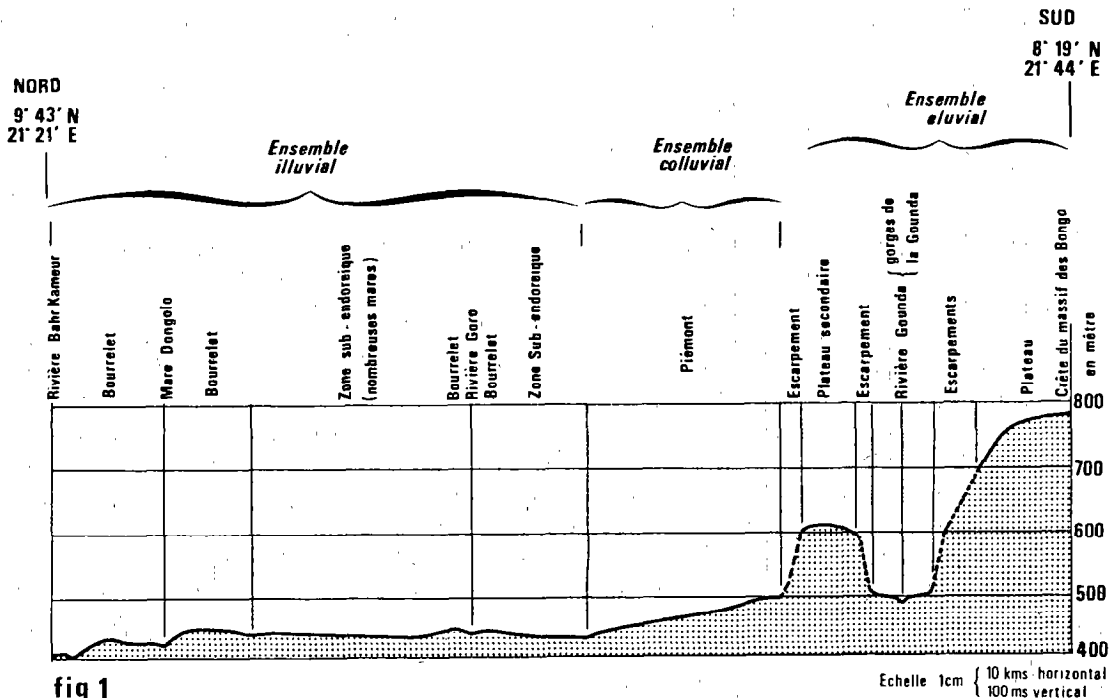


fig 1

LA VÉGÉTATION ET SA VALEUR PASTORALE

Pour les herbivores sauvages, la valeur fourragère des formations végétales dépend de divers facteurs dont les principaux sont la composition floristique, le stade de développement des plantes au moment du broutage, l'abondance relative des plantes consommables dans le pâturage et, enfin, les animaux eux-mêmes. Ils n'ont pas tous, en effet, les mêmes préférences ni les mêmes possibilités de collecte de leur ration de fourrage.

La présence simultanée d'espèces différentes a son importance pour l'attrait du pâturage. Les animaux semblent préférer les pâturages où les plantes appréciées sont denses mais ce n'est pas toujours obligatoirement le cas. Dans une végétation donnée dont le tapis pâturable est composé de plusieurs plantes alibiles, le degré possible du choix entre diverses plantes a une importance certaine. Il en résulte souvent qu'une plante consommée à un stade précis dans certaines conditions d'environnement peut ne plus l'être dans un environnement différent.

Le stade de développement de la plante a aussi une très grande importance pour son appétibilité. En outre, la valeur nutritive d'une plante est étroitement liée aux stades de développement, eux-mêmes déterminés par la saison (en général l'entrée en vie active débute en saison humide, tandis que la dessiccation ou un important ralentissement du métabolisme correspondent à la saison sèche) par les conditions stationnelles (degré et durée d'inondation ou d'humidité des sols par exemple) et par le passage des feux, qui peuvent provoquer l'apparition de repousses très appréciées en général. Après feu, les repousses des graminées vivaces constituent « l'herbe » la plus recherchée en saison sèche ; elles ont une haute valeur nutritive.

L'animal enfin intervient, primo, par ses habitudes de consommation (son régime) liées à sa physiologie digestive et à ses caractéristiques physiques (taille, mâchoires, dentition). Ainsi, par exemple, hippopotames et cobes apprécient tous deux des graminées en vert mais il s'agit d'espèces bien différentes. Secondo, les groupes d'animaux où les individus eux-mêmes peuvent réagir différemment, soit en raison d'un état physiologique particulier (parfois pathologique) soit pour des motifs

psychologiques. Par exemple, si l'insécurité semble régner sur les pâturages les plus recherchés, ils se retireront alors dans des endroits plus tranquilles bien que d'attrait fourrager bien moindre.

Au niveau de la constitution de leur ration, les animaux de taille élevée peuvent ingérer des feuillages d'arbustes. C'est le cas des girafes, élans de Derby, hippotragues, rhinocéros et surtout éléphants. Mais ces derniers ont un comportement très particulier dû à la diversité des prélèvements permis par leur trompe.

Au pâturage en effet, l'éléphant saisit une brassée d'herbe, la secoue (eau, terre ?) et l'enfourne dans sa bouche. Dans ces conditions, il ne trie pas brin à brin ! De même pour les sommités d'arbustes qu'il arrache. Cela explique que sa nourriture soit si grossière qu'une grande partie peu ou pas digérée se retrouve tout à fait reconnaissable dans les fèces. Mais, quand il consomme par exemple des fruits, la précision de sa trompe lui permet de les cueillir un à un, délicatement, sur l'arbre même (ex. : Diospyros, Tamarindus, etc...). Cela explique sans doute qu'il parvienne à se constituer ainsi une ration d'une concentration convenable pour ses besoins. Les autres consommateurs de feuilles collectent brin à brin, si ce n'est feuille à feuille, les composantes de leur ration, c'est en particulier le cas des girafes et des élans de Derby.

Pour les animaux consommateurs d'herbe, la difficulté découle des variations considérables de densité des herbages. Ainsi, les cobes et, en règle générale, toutes les antilopes de petite taille, sont très bien adaptés à brouter au ras du sol et ont une dentition caractérisée par la puissance des incisives. Ils peuvent cisailer ou arracher de l'herbe même rase qui est, en général, très riche. Leur ration sera donc relativement aisée à collecter en toute saison dans des herbages en montaison ou en repousses.

Au contraire, l'hippopotame dont les incisives sont recourbées et non coupantes, est très mal adapté pour exploiter l'herbe rase. Il ne peut pas non plus ingérer trop de pailles sèches car il lui faudrait alors en consommer une quantité énorme pour y trouver les nutriments nécessaires à ses besoins.

Cela explique sans doute que l'hippopotame ne s'éloigne guère des dépressions longuement inondées (où il trouve, de plus, le milieu

aquatique qui lui est nécessaire) où poussent les grands herbiers à *Vossia cuspidata*. Cette graminée a en effet la particularité d'offrir une masse végétale très importante, restant longuement aqueuse, constituée de chaumes semi-flottants, de haute taille, emmêlés en échevaux qui peuvent être très aisément happés par la large bouche de l'hippopotame. En outre, ces chaumes sont cassants, ne nécessitent pas un cisaillement pour être prélevés et ne sont pas creux mais remplis d'une moelle parenchymateuse qui augmente le volume ingéré.

Du point de vue de l'affouragement, l'étude phyto-écologique réalisée par l'Institut d'Élevage et de Médecine Vétérinaire des Pays Tropicaux (*) conclut que dans l'ensemble, loin de se concurrencer, les herbivores sauvages du parc national paraissent, au contraire, se compléter au niveau de l'utilisation de la production fourragère naturelle. De sorte que la diversité des espèces animales sur un même pâturage permet son exploitation optimale et réalise certainement l'équilibre écologique le meilleur.

Les estimations de la productivité fourragère des formations herbeuses à la période la plus difficile, c'est-à-dire en fin de saison sèche, permettent de penser que *la quantité des repousses consommables, après feux, est suffisante pour couvrir convenablement les besoins des animaux.*

Le potentiel de repousse après feux précoces atteint sa valeur maximale, de l'ordre de 180 à 220 kg de matière sèche par ha, dans les formations végétales des savanes herbeuses situées dans des conditions stationnelles favorables. Comme il s'agit de repousses graminéennes vertes et appréciées, on peut admettre qu'il n'y a pas de pertes, la totalité de cette production peut être consommée.

La surface totale occupée par les formations végétales des savanes herbeuses pouvant offrir cette production maximale représente de 24 à 27 p. 100 du territoire du parc selon la pluviosité de l'année. Pour la plupart, elles sont situées dans les secteurs nord et centre. C'est du reste dans ces régions que s'observent, en saison sèche, les plus grandes concentrations d'animaux sauvages, parmi lesquelles dominent les antilopes et les éléphants.

(*) Etude phyto-écologique et cartographie du parc national Manovo-Gounda-Saint Floris, R. C. A., mars 1981 : 146 p. + carté. I. E. M. V. T. / C. T. F. T.

VALEUR ALIMENTAIRE

En saison sèche, la valeur alimentaire des éléments fourragers disponibles semble satisfaisante si l'on s'en tient aux résultats des analyses bromatologiques effectuées (op. cit.), du moins pour les éléments énergétiques et protéiques.

Pour les repousses graminéennes après feux, la concentration énergétique des échantillons analysés est, en moyenne, de 0,69 (extrêmes 0,49 et 0,88) Unités Fourragères par kg de matière sèche. Celle des matières protéiques digestibles, pour les mêmes échantillons analysés est de 72 (extrêmes 23 et 195) grammes par kg de matière sèche.

Pour les éléments fourragers provenant des arbustes, le taux moyen d'Unités Fourragères est de 0,77 (extrêmes 0,41 et 0,91) UF par kg de matière sèche, tandis qu'ils contiennent 70 (extrêmes Tr et 163) grammes de matières protéiques digestibles par kg de matière sèche.

Ces estimations, sommaires, car elles ne portent que sur un faible nombre d'échantillons analysés doivent être complétées par le fait que, d'instinct, les animaux sauvages savent, au pâturage, choisir les éléments qui constitueront la ration convenant le mieux à leurs besoins. *Les besoins en énergie et matières protéiques sont donc certainement couverts le plus souvent.* Cela contribue probablement à expliquer l'excellent état des herbivores que l'on peut observer, et, dont, en saison sèche, la ration est exclusivement composée de repousses herbacées et/ou arbustives.

En ce qui concerne les éléments minéraux (cf. analyses in op. cit.), les insuffisances qui semblent exister sont, probablement, compensées par l'exploitation spontanée de « terres salines » constituées par de petites zones d'affleurements minéraux. Assez nombreuses dans le parc national, elles sont assidûment visitées par les herbivores.

LES GRANDS ANIMAUX DU PARC NATIONAL

Si l'on se limite aux espèces de grande taille qui sont les plus attrayantes pour le tourisme de vision, on dénombre dans le parc national :

— *un oiseau* : l'autruche : *Struthio camelus* (L.)

— *une quinzaine de mammifères herbivores* : l'éléphant : *Loxodonta africana* (Blum.),

la girafe : *Giraffa camelopardalis* (L.),
l'hippopotame : *Hippopotamus amphibius* (L.),

le rhinocéros : *Diceros bicornis* (L.),
le buffle : *Syncerus caffer* (Sparrman),
l'élan de Derby : *Taurotragus derbianus* (Gray),

le cobe defassa : *Kobus ellipsiprymnus* (Ogilby),

le bubale : *Alcelaphus buselaphus* (Pallas),
l'hippotrague : *Hippotragus equinus* (Demarest),

le damalisque : *Damaliscus lunatus* (Burchell),

le cobe de Buffon : *Kobus Kob* (Erxleben),
le guib harnaché : *Tragelaphus scriptus* (Pallas),

le redunca : *Redunca redunca* (Pallas),
l'ouebi : *Ourebia ourebi* (Zimmerman),
les cephalophes : *Cephalophus rufilatus* (Gray), *Sylvicapra grimmia* (L.).

— quelques animaux omnivores :

les singes : Patas *Cercopithecus patas* (Schreber), Tantale *C. tantalus* (Ogilby), Colobe *Colobus guereza* (Rüpell), Galago *Galago senegalensis* (Geoffroy),

le babouin : *Papio anubis* (Fischer),
le phacochère : *Phacochoerus aethiopicus* (Pallas).

— les grands carnivores :

le lion : *Panthera leo* (L.) très commun,
l'hyène tachetée : *Crocuta crocuta* (Erxleben) très commune,

le lycaon : *Lycaon pictus* (Temminck),
le léopard ou panthère : *Panthera pardus* (L.) rare,

le guépard : *Acinonyx jubatus* (Scheber) très rare.

— et une multitude d'oiseaux, parfois de grande taille (ex. Pélican, Marabout etc...) et constituant d'importantes colonies.

Les effectifs des herbivores, estimés par les spécialistes qui résident et travaillent en permanence dans le parc national (en particulier J. L. TEMPORAL^(*)) sont les suivants :

— Eléphants : Effectif 2000 à 3000. Semblent migrer saisonnièrement hors du parc national. Consommateurs de feuilles, d'herbe et de paille. Forment d'importants troupeaux.

— Girafes : Effectif 600 à 800. Semblent

réparties régulièrement, jamais en troupeaux. Consomment des feuillages et peut-être des herbes.

— Hippopotames : Environ 1400 individus, dont 1200 rassemblés durant la saison sèche au moins, dans l'ensemble des mares allant de Gata à la Vakaga-Ouandjia. Consomment des graminées hautes, denses et fraîches, *Vossia cuspidata* principalement.

— Rhinocéros : Quelques dizaines ? Très difficiles à observer, vivent isolés. Consomment probablement des feuillages. Recherchent les zones accidentées.

— Buffles : Effectif 8 à 10 000. Semblent plutôt concentrés sur les plateaux où ils forment de grands troupeaux et dont ils semblent ne pas s'éloigner. Consommateurs d'herbe surtout en zone humide et peut-être parfois de feuilles.

— Elans de Derby : Effectif 1 000 ? Plutôt rassemblés sur les plateaux où ils se répartissent régulièrement par petits groupes. Consommateurs de feuilles (*Gardenia*) et peut-être d'herbe.

— Cobes defassa : Effectif 5 à 6 000. Semblent ne pas s'éloigner trop des cours d'eau et des savanes herbeuses dont ils pâturent l'herbe ou les repousses fraîches.

— Hippotragues : De 1 000 à 1 200 têtes ? Très disséminés en petits troupeaux. Principalement consommateurs de feuillages.

— Bubales : Seraient plus de 10 000. C'est probablement l'antilope la plus représentée dans le parc national. Répartition très régulière, jamais en troupeaux de plus de quelques têtes. Consommateurs d'herbe.

— Damaliques : Effectif 1 500 à 2 500 sans doute. Très mobiles, ils semblent quitter le parc à certaines saisons. Consomment principalement de l'herbe.

— Cobes de Buffon : Plus de 10 000. Ne s'éloignent pas des zones humides où ils pâturent les savanes herbeuses et les prairies marécageuses. Consommateurs exclusifs d'herbe.

Guibs (300 ?), Réduncas (500 à 1 000 ?) Ourebis (500 ?) et Cephalophes (1 000 ?) sont des mammifères de petite taille, très mobiles, difficiles à observer et à dénombrer. Très disséminés, ils sont surtout observés en sous-bois, peut-être à cause de leur caractère craintif. Consomment sans doute de l'herbe et des feuilles ?

Singes et babouins, également très nombreux (les babouins seraient plusieurs milliers)

(*) J. L. TEMPORAL, Chef du projet « Protection et aménagement du Parc National Manovo-Gounda-Saint Floris » Rép. Centrafricaine (Projet FAC).

font une grande consommation de production de ligneux qu'ils peuvent cueillir partout (fruits, graines, fleurs et même feuilles).

Les phacochères, très nombreux (plus de 3 000) retournent le sol à la recherche des racines et tubercules qui constituent une part importante de leur alimentation.

PROTECTION DES ANIMAUX SAUVAGES

« Plus de 12 000 éléphants ont été tués sur le territoire de la République Centrafricaine en 1980, en raison du commerce de l'ivoire »... C'est ainsi que débute le texte d'une brève information de « Marchés Tropicaux » (du 27/1/81 — p. 493). Cette information fait suite à d'autres signalant, tour à tour, le projet de création avec siège à N'Délé, du futur I. C. A. F. (Institut Centrafricain d'Aménagement de la Faune — M. T. 25/1/80), l'ordonnance interdisant l'abattage des éléphants (M. T. 11/04/80), l'adhésion, à compter du 25/11/80, de la R. C. A., à la convention sur le commerce international des espèces sauvages, dite « convention de Washington ».

Ces informations corroborent, officiellement, la constatation faite sur le terrain de la dramatique régression des effectifs de certaines espèces et montreraient qu'on s'en préoccupe sérieusement si, sur le terrain, des mesures concrètes d'intensification de la lutte étaient prises...

On ne connaît pas le taux de diminution des effectifs. Cependant, J. L. TEMPORAL, faisant état de comptages, régulièrement répétés par lui-même au long du même itinéraire, durant 7 années consécutives, estime que les éléphants y ont diminué de 35 à 50 p. 100. En outre, ceux qui restent sont devenus beaucoup plus craintifs. De sorte que d'une part, ils ne s'approchent plus jamais, en plein jour, du campement de la Gounda, par exemple, malgré l'attrait du pâturage voisin. D'autre part, à la moindre alerte, les troupeaux rencontrés s'éloignent rapidement sous le couvert de la savane boisée voisine.

Par ailleurs, la découverte de nouveaux cadavres ou squelettes, principalement d'éléphants tués par les braconniers dans le parc, n'est pas rare et les rencontres avec les braconniers eux-mêmes surviennent quelquefois. Du reste on peut craindre que cela

représente, un jour ou l'autre, un danger pour les touristes eux-mêmes.

La responsabilité des massacres incombe aux braconniers étrangers ou non et aux abattages « officiellement » exécutés, il y a peu d'années, à des fins commerciales. La part prise, sur le territoire national, par la chasse, dans les domaines autorisés reste très réduite, et n'aurait jamais atteint la cinquantaine d'éléphants dans une année.

De semblables constatations concernant les diminutions d'effectifs peuvent être faites, portant sur des nombres moindres mais tout autant significatifs pour les espèces, sur les girafes et les rhinocéros en particulier.

LUTTE CONTRE LE BRACONNAGE

C'est donc d'urgence que doit se renforcer la lutte, efficace, contre le braconnage. Elle est déjà entreprise mais dotée de moyens insuffisants encore. Au niveau local, comme au niveau mondial, l'organisation de moyens de sauvegarde de l'irremplaçable patrimoine qu'est la « vie sauvage » doit faire l'objet d'informations et d'actions nombreuses et appuyées. Les médias le soulignent encore insuffisamment dans le pays.

Il faut informer et éduquer les populations sur cette question très importante pour leurs descendants. Il faut mettre en place des équipes de gardes, motivées, encadrées et surtout soutenues. Le soutien de leur gouvernement devra être effectif et rapide tant pour les conflits qui ne manqueront pas de naître entre eux et les populations locales (pêcheurs en particulier) que pour la satisfaction normale de leurs besoins essentiels, afin... qu'ils ne soient pas eux-mêmes enclins à braconner par esprit de lucre ou, plus simplement, pour améliorer leurs conditions d'existence.

De l'immensité du parc national et de la contiguïté avec la frontière du Tchad, découle en partie le problème du braconnage.

Comment, en effet, surveiller efficacement un tel territoire où, de surcroît, la végétation des savanes, arborées, herbeuses ou même marécageuses, rend les déplacements lents et difficiles.

En outre, l'éloignement de la capitale (le point d'entrée du parc est à plus de 700 km de Bangui) ne facilite pas les interventions officielles, ni même la venue des touristes dont

l'affluence pourrait certainement contribuer à éloigner les braconniers.

L'action internationale pour la sauvegarde des grands animaux sauvages a été, bien souvent, insuffisante ou différée, alors que certaines populations d'animaux s'amenuisent à un rythme inquiétant.

Leur reconstitution demandera beaucoup de temps et pourrait même n'être plus possible pour certaines espèces, telles, en R.C.A., que le rhinocéros blanc et le crocodile. Pour d'autres, on ne possède qu'une information insuffisante sur la situation actuelle des effectifs. Mais il reste essentiel de mettre fin aux massacres actuels avant que de nombreuses espèces disparaissent complètement et que l'équilibre soit irrémédiablement perturbé.

Au niveau international, l'un des moyens d'action consiste à interdire le commerce des produits animaux qui sont la motivation du braconnage. L'embargo ou le contrôle sévère des importations d'ivoire, de poils de girafe, de cornes de rhinocéros, de peaux de panthères, devraient être étendus aux objets d'art ou de luxe et aux produits de pharmacopée dont ils sont les matières premières. Le commerce de ces articles doit être contrôlé même s'ils viennent d'Orient. Ce n'est, en effet, un secret pour personne que depuis longtemps les objets sont fabriqués en Asie à partir de matières premières africaines car on sait bien que, faute d'animaux, celles-ci ne peuvent plus venir d'Asie.

Au niveau centrafricain, dans les objectifs de protection et de mise en valeur du parc national, les interventions susceptibles de contribuer à la sauvegarde des animaux sauvages peuvent consister en premier lieu à équiper à nouveau les services nationaux de protection de la faune sauvage. On a noté, au niveau du Ministère des Eaux et Forêts, Chasses et Pêches, une prise de conscience de l'importance des parcs nationaux qui doit, maintenant, passer rapidement à des réalisations concrètes.

Ensuite, quand le braconnage aura été supprimé, ou au moins réduit à un niveau tolérable et que les animaux auront retrouvé des conditions de milieu favorables à l'augmentation de leurs effectifs, on pourra envisager des mesures de gestion pastorales. Cette « gestion » des pâturages naturels consistera d'abord en la limitation des feux incontrôlés,

ensuite en l'emploi raisonné du feu pour brûler des parcelles déterminées à certaines saisons. La repousse ainsi programmée assurera de meilleures conditions d'affouragement aux herbivores en même temps qu'elle favorisera les rassemblements d'animaux attirés par les meilleurs pâturages. Ce dernier point est à rechercher dans un but de développement du tourisme de vision.

Enfin, la programmation d'aménagements d'infrastructure et en particulier, l'amélioration de certaines pistes existantes et l'ouverture de nouvelles pistes doivent faciliter les déplacements des touristes, les attirer en leur donnant accès à de nouveaux secteurs intéressants tout en contribuant à faciliter le contrôle anti-braconnage.

Cependant, l'importance et la nature des difficultés d'accès au parc national dues à l'état des pistes et à l'éloignement de la capitale, peuvent faire douter qu'il exerce un attrait suffisant pour que se développe un véritable tourisme de masse seul capable de rentabiliser les investissements, tant en installations qu'en personnel de surveillance. Sa situation géographique défavorable car trop proche d'une frontière internationale où les braconniers resteront longtemps encore nombreux et actifs, risque de freiner le développement du tourisme et de rendre malaisée la pérennité du parc national ; c'est pourtant l'ensemble le plus riche en animaux si on le compare aux parcs nationaux des états d'Afrique de l'Ouest.

Par suite, la mise en valeur et la protection de la faune de la République Centrafricaine par la création de parcs proches de la capitale où les animaux seraient introduits devrait être envisagée. Sur une (ou des) surface moindre que celle du parc Manovo-Gounda-Saint Floris, abritant éventuellement une moindre variété d'espèces, choisie pour ses formations végétales convenables, la surveillance, la protection des animaux aussi bien que l'accès et la visite des touristes étant facilités, on pourrait, semble-t-il atteindre le double but de protection de la faune et de développement touristique avec des résultats au moins aussi intéressants que ceux constatés, depuis longtemps déjà, en Afrique orientale, et notamment au Kenya (Nairobi National Park ou Ol Dointo Sapuk par exemple, près de Nairobi).

SUMMARY

The national wildlife reserve of Manovo-Gounda-Saint Floris (C. A. R.). Vegetation and wildlife.

The national wildlife reserve of Manovo-Gounda-Saint Floris in the north of the Centrafrican Republic harbours a great variety of wildlife which could constitute an attractive touristic spot.

The extension and the fodder value of grazed vegetation could enable a wildlife increase. But various species of large mammals like the elephant and the giraffe are endangered because of poaching.

Various possibilities are reviewed which could develop touristic activities and reduce poaching.

RESUMEN

El parque nacional Manovo-Gounda-San Floris. Vegetación y fauna

El parque nacional Manovo-Gounda-San Floris, situado en el norte del territorio de la República Centroafricana, posee una gran diversidad de animales salvajes que tienen un atractivo cierto para el turismo de visión que se querría desarrollar.

La extensión y el valor alimenticio de las formaciones vegetales paceras permitirían fácilmente el crecimiento de la población animal global.

Peró varias especies de grandes mamíferos, entre las cuales el elefante y la jirafa, peligran de regresión a consecuencia de la importancia de la caza furtiva.

Se plantean varias posibilidades que podrían permitir el desarrollo del turismo y aumentar la lucha contra la caza furtiva.